

Guy Chapouillié

Récit

La passe glorieuse
de Pierre Canton



Guy Chapouillié

Récit

La passe glorieuse de Pierre Canton

En 1954, Pierre Canton, capitaine de l'équipe de France de football, est élu meilleur joueur du monde. Cette reconnaissance internationale est le fruit d'une saison exceptionnelle où il a marqué 25 buts en 20 matchs. Cette performance est le résultat d'un entraînement rigoureux et d'une détermination sans faille. Pierre Canton est un joueur qui a su se faire une place dans l'histoire du football français. Son parcours est un exemple de persévérance et de talent. Cette biographie explore les moments clés de sa carrière, de ses débuts en club à sa sélection en équipe nationale. Elle retrace également ses expériences de joueur et de capitaine, ainsi que son impact sur le football français de l'époque. Une véritable histoire de gloire et de passion.

Crédit photographique : PHOT: GAJOUS

© CLAIRSUD 2007
12, rue Saint-Denis
31400 Toulouse

E-mail : clairsud@club-internet.fr

ISBN 2-9524776-2-0
EAN 9782952477628

 CLAIRSUD

blanc de Casteljaloux, le bleu et blanc d'Agen, mon filon à moi.

Je suis comme je suis, mais au début de chaque match, je frissonne comme si c'était la première fois ou comme s'il s'agissait du sort d'un peuple ballotté entre les mains de quelques joueurs aux courses incertaines. Et, que les écueils se multiplient ou que les vents soient contraires, je souffre, certes, mais je m'efforce aussi de cultiver l'art plutôt difficile de se taire, qui m'impose de partager les bons comme les mauvais moments, avec la conscience de ne pas être tout à fait neutre dans cette affaire, loin des spectateurs avides de triomphe qui disent « nous » dans la victoire et « eux » dans la défaite.

Au commencement, il y a la passe glorieuse de Pierre Canton, celle qui a lacéré mon esprit et qui me hante à jamais ; cette passe d'un autre monde qui a fait hurler le stade et me tordre de plaisir, allongé sous la main courante où

je me suis senti pousser avec l'herbe, la vraie, la nourricière. Personne ne m'avait encore parlé de pelouse, c'était tout simplement le pré sur lequel je tapais dans le ballon avec mon père, sous le regard amusé de ma mère, lors de nos promenades du soir où, pour commencer, nous longions l'eau vive de l'Avance en observant à l'improviste les rabasans naïfs et parfois quelques truites imprudentes, avant de déboucher sur le terrain de rugby où les poteaux me semblaient hors d'atteinte, trop hauts pour accueillir au-dessus de la barre transversale et entre leurs bras géants mes coups de pieds téméraires. Mais, à l'amorce de la nuit, à l'heure où toute la nature change, la lumière, les sons, rien ne me semblait impossible, même l'air frais me donnait du courage ; alors, je respirais à pleins poumons l'air de cette nouvelle Hespérie où tout contact avec le ballon était un peu comme si je touchais la pomme d'or de l'immortalité ; d'ailleurs, je changeais

d'état car, au fur et à mesure de l'avancée de la nuit, je voyais et j'entendais de plus en plus de choses : des corps au combat, des crochets, des courses, des passes lumineuses, des appels et des cris jusqu'à l'épuisement ; alors, l'heure était venue de rentrer à la maison. La nuit enfin totale libérait un parfum propice à l'imagination et, l'ovale sous le bras, je suivais les pas de mes parents sur l'avenue déserte de Lirac, sans mot dire, mais la tête échauffée de combinaisons et de conquêtes. Nos respirations allaient à l'unisson comme si nous cherchions à imiter le rythme parfait d'une équipe qui ne fait qu'un seul corps, mais aux bras sans mesure, mais aux jambes sans limites. Et puis, le murmure de la rue de Veyries nous ramenait à la ville où, devant quelques pas-de-porte, des voisins regroupés sur des chaises ou des bancs s'enivraient dans des conversations ordinaires à propos de tout, des palombes, des cèpes, des grèves locales,

des incendies de forêt, de la jeunesse qui ne se cache plus et du rugby, pardi ! Les regards n'étaient pas tous accueillants, mais tous nous faisaient casteljalousains ; c'était rassurant, car je sentais très profondément que j'allais dormir et me réveiller au milieu des miens.

À tout prendre, c'est le réveil du dimanche matin qui était le plus beau où, comme les portées réglées sur du papier à musique, chaque chose et chaque geste s'emboîtaient jusqu'à faire émerger le chant du bonheur. Tout commençait par le grincement d'une fenêtre que ma mère ouvrait et qui donnait sur la vitrine de la pâtisserie d'en face ; j'accourais et je criais, heureux de constater que tout était bien en place, « Ô ! les beaux choux à la crème ». Leur couleur aurorale m'en mettait plein les yeux et m'annonçait que le spectacle du jour de match avait commencé. Et puis, c'était au tour de Monsieur Lafitte le pâtissier qui, d'un pas familier, traversait la rue un petit sac

Guy Chapouillié

Récit

La passe glorieuse
de Pierre Canton



Crédit photographique : PIERRE GAUJONIS

© CLAIRSUD 2007

12, rue Saint-Denis

31400 Toulouse

E mail : clairsud@club-internet.fr

ISBN 2-9524776-2-0

EAN 9782952477628

Guy Chapouillié

Récit

La passe glorieuse de Pierre Canton

Ce soir, je suis détruit; mon corps est encombré de nœuds. Ils ont gagné en jouant comme des poux, alors je suis bien et je suis mal, avec en boucle la sempiternelle chanson des troisièmes mi-temps « ils ont gagné parce qu'ils le méritaient, ohé! ohé! » Mais le méritaient-ils vraiment? Avaient-ils fait honneur à l'esprit du jeu? Du jeu tout court, là où le rugby m'a dévoilé l'infini de sa chorégraphie, au moment où les adversaires deviennent aussi des partenaires, dans le mélange versicolore des maillots en mouvement, avec une tendresse particulière pour le rouge et

blanc de Casteljaloux, le bleu et blanc d'Agen, mon filon à moi.

Je suis comme je suis, mais au début de chaque match, je frissonne comme si c'était la première fois ou comme s'il s'agissait du sort d'un peuple ballotté entre les mains de quelques joueurs aux courses incertaines. Et, que les écueils se multiplient ou que les vents soient contraires, je souffre, certes, mais je m'efforce aussi de cultiver l'art plutôt difficile de se taire, qui m'impose de partager les bons comme les mauvais moments, avec la conscience de ne pas être tout à fait neutre dans cette affaire, loin des spectateurs avides de triomphe qui disent « nous » dans la victoire et « eux » dans la défaite.

Au commencement, il y a la passe glorieuse de Pierre Canton, celle qui a lacéré mon esprit et qui me hante à jamais ; cette passe d'un autre monde qui a fait hurler le stade et me tordre de plaisir, allongé sous la main courante où

je me suis senti pousser avec l'herbe, la vraie, la nourricière. Personne ne m'avait encore parlé de pelouse, c'était tout simplement le pré sur lequel je tapais dans le ballon avec mon père, sous le regard amusé de ma mère, lors de nos promenades du soir où, pour commencer, nous longions l'eau vive de l'Avance en observant à l'improviste les rabasans naïfs et parfois quelques truites imprudentes, avant de déboucher sur le terrain de rugby où les poteaux me semblaient hors d'atteinte, trop hauts pour accueillir au-dessus de la barre transversale et entre leurs bras géants mes coups de pieds téméraires. Mais, à l'amorce de la nuit, à l'heure où toute la nature change, la lumière, les sons, rien ne me semblait impossible, même l'air frais me donnait du courage; alors, je respirais à pleins poumons l'air de cette nouvelle Hespérie où tout contact avec le ballon était un peu comme si je touchais la pomme d'or de l'immortalité; d'ailleurs, je changeais

d'état car, au fur et à mesure de l'avancée de la nuit, je voyais et j'entendais de plus en plus de choses : des corps au combat, des crochets, des courses, des passes lumineuses, des appels et des cris jusqu'à l'épuisement; alors, l'heure était venue de rentrer à la maison. La nuit enfin totale libérait un parfum propice à l'imagination et, l'ovale sous le bras, je suivais les pas de mes parents sur l'avenue déserte de Lirac, sans mot dire, mais la tête échauffée de combinaisons et de conquêtes. Nos respirations allaient à l'unisson comme si nous cherchions à imiter le rythme parfait d'une équipe qui ne fait qu'un seul corps, mais aux bras sans mesure, mais aux jambes sans limites. Et puis, le murmure de la rue de Veyries nous ramenait à la ville où, devant quelques pas-de-porte, des voisins regroupés sur des chaises ou des bancs s'enivraient dans des conversations ordinaires à propos de tout, des palombes, des cèpes, des grèves locales,

des incendies de forêt, de la jeunesse qui ne se cache plus et du rugby, pardi ! Les regards n'étaient pas tous accueillants, mais tous nous faisaient casteljalousains ; c'était rassurant, car je sentais très profondément que j'allais dormir et me réveiller au milieu des miens.

À tout prendre, c'est le réveil du dimanche matin qui était le plus beau où, comme les portées réglées sur du papier à musique, chaque chose et chaque geste s'emboîtaient jusqu'à faire émerger le chant du bonheur. Tout commençait par le grincement d'une fenêtre que ma mère ouvrait et qui donnait sur la vitrine de la pâtisserie d'en face ; j'accourais et je criais, heureux de constater que tout était bien en place, « Ô ! les beaux choux à la crème ». Leur couleur aurorale m'en mettait plein les yeux et m'annonçait que le spectacle du jour de match avait commencé. Et puis, c'était au tour de Monsieur Lafitte le pâtissier qui, d'un pas familier, traversait la rue un petit sac

de croissants à la main, pour l'offrir à mon père en échange du nœud de cravate qu'il n'avait jamais su faire; il faisait confiance aux mains habiles du tailleur et du musicien; peut-être voulait-il simplement saluer son voisin, partager avec lui un moment de conversation fraternelle? Cette traversée n'est sans doute pas pour rien dans ma passion sans borne pour les gâteaux et dans mon adresse à nouer les cravates. Ensuite, la rue s'animait du mouvement des chalands qui passent, qui se croisent, qui discutent, qui entrent dans les cafés pour prendre l'apéritif en faisant une partie de cartes ou de billard, et enfin de ceux qui, au retour de la messe, achètent le dessert d'un repas qui ne devra pas traîner, car le coup d'envoi est à 3 heures.

Progressivement, une foule se presse autour du tapis vert, le long de la main courante où chacun se branche à l'autre, tout à la joie vive et douce de se sentir ensemble et dans l'attente fié-

vreuse que les joueurs éclaircissent les regards jusqu'à leur faire verser les larmes de joie, jusqu'à leur arracher l'aveu d'une satisfaction secrète. Très vite, la main courante devient une rumeur de naissances, de morts, de défaites, de victoires et de pronostics, sans oublier les sempiternelles palombes, qui désertent le ciel, les truites et les écrevisses, qui disparaissent, où se mêlent parfois l'énigme des « cache-museaux », ces gâteaux bien nommés aux contours démesurés, monstrueusement bons, qui gardent encore aujourd'hui leur secret.

Et moi je suis là, où je n'en perds pas une, allongé sur un tapis d'herbe souple qui exhale un parfum singulier de résine et de camphre, car les pins ne sont pas loin et les joueurs, fraîchement frictionnés, s'échauffent tout près. Le nez me pique, c'est l'odeur composite d'une autre planète, celle où je change de poids et où rien ne semble plus impossible; il ne reste plus qu'à attendre le

coup de sifflet libérateur de l'arbitre qui déchirera, tout en le dessinant, l'espace du jeu.

C'est parti, l'ovale va dans les airs et mon horizon est au niveau des chaussettes ; très vite, j'entends les crampons creuser et attendrir la terre de près ou de loin dans tous les coins du terrain ; je ne sais pas s'ils vont me marcher sur la tête, mais je rampe pour tenter de me rapprocher de la ligne de touche et je frissonne à l'idée d'être touché ou d'attraper le ballon pour le remettre dans la partie, car ce geste transforme fugitivement en joueur le spectateur qui sait qu'en touchant le cuir sans le relâcher, une myriade d'yeux l'admira. La balle au sol et les jeux de jambes sont à mon niveau, mais le plus souvent mon corps se cabre dans une douloureuse contre-plongée qui me fait tout surgir plus grand. Ceux que je vois d'en bas, de mon nid d'herbe, je les vois comme une nouvelle espèce de chamans, les

pieds sur terre et les mains dans le ciel, avec des corps de magiciens pliés dans tous les sens, recroquevillés, arc-boutés, plaqueurs, plaqués, sauteurs, coureurs, jongleurs, cueilleurs de balles dans des poses impossibles ; c'est tout simplement la chorégraphie du rugby sans limites, une dysmorphose volontaire de demi-dieux du stade en qui j'ai la plus grande confiance et à qui je veux ressembler, comme on souhaite ressembler à ceux qui réussissent dans la reconnaissance générale. L'éclat du divin se pose sur moi et je pousse vraiment avec l'herbe de ce rugby, le nez dans un parfum d'humanité. Et la main courante murmure « avancez, avancez », et les joueurs répondent par une relance de leurs vingt-deux mètres puis un débordement suivi d'une course folle stoppée à quelques mains de terre de la ligne promise. Les rouge-et-blanc se regroupent avec en tête la ligne d'avantage, l'axe profond, mais ceux d'en face ne lâchent rien, ils multiplient

les bras dans un combat où le respect de l'autre ne va pas sans la rigueur défensive.

J'ai beaucoup vu : des gestes d'inventeurs, des choses peu académiques, le ballon caché entre le ventre et le maillot à la sortie d'une mêlée, des placages à l'heure ou en retard, des balles volant de mains en mains jusqu'à l'ivresse, des coups de rein à émietter le maillot, la niaque dans tous ses états, des heurts, des fautes — le jeu en réclame —, des débordements parfois hors du terrain jusque dans l'eau vive de l'Avance où quelques arbitres ont perdu leur sifflet, mais jamais je n'ai eu l'impression que les joueurs ne gâchaient ni leur plaisir, ni leur jeunesse. C'est là, sans doute, que se trouve mon plus grand réservoir de gestes, de défis, de rires, de pleurs, où il est inscrit que rien n'est jamais perdu jusqu'à la dernière passe, directe, croisée ou bien jusqu'au dernier coup de pied de recentrage ou la dernière chandelle

et ses étoiles de contact.

Justement, aujourd'hui la partie est belle mais serrée, serrée parce que belle et la tension monte car le match peut basculer à cause d'une peccadille. En réalité tout va se jouer sur un coup de génie, sur l'émergence d'un cadrage-débordement suivi d'une passe doublée puis redoublée, dans un à-toi-à-moi qui laissera le stade sans voix, la main courante électrifiée, dressée, pour suivre jusqu'au bout cette envolée homérique.

Cette phase de jeu me revient souvent; elle va et vient dans le flou d'une mémoire troublée où Pierre Canton s'est envolé grâce à un geste traditionnel et efficace jusqu'à pointer pour la gagne. Mais cette action prestigieuse qui a réussi, où l'acte physique, l'acte technique et l'acte artistique se confondent, n'est pas le fruit d'un seul homme, il est l'aboutissement de l'esprit d'une équipe où il n'y a pas un roi mais des rois, car celui qui sait recevoir la

passe, pour donner du liant et assurer les enchaînements qui dessinent la forme de l'essai, celui-là sait où réside l'accélération chère à Tom Potter, conseiller technique de la Section Paloise du début du siècle dernier « on ne rend pas le jeu plus rapide seulement en courant plus vite, mais en accélérant la cadence des passes, des mêlées, des touches, des coups de pied ». Mais, pour cet emballement du jeu il faut une équipe qui dégage une force composite, c'est-à-dire plus forte que la somme de ses parties ; un groupe où chacun joue sa partition pour l'harmonie d'un collectif qui va des fauteuils d'orchestres à ceux du paradis, à l'aide de techniques du corps qui varient selon les individus, la terre, les sociétés, les éducations, les prestiges, et qui concourent par conséquent à l'émergence d'autant de styles que d'équipes, conservant de la sorte au rugby une santé singulière et à tous les gabarits une chance certaine.

Pierre Canton n'était pas seul, il avait dans sa foulée, puis revenus à son niveau, ceux qui amplifient le mouvement, ceux qui savent se placer là où il le faut, quand il le faut, pour recevoir et remettre l'ovale comme Nicolas Tejada ou bien comme Scantaburlo, le complice de l'instant, qui réceptionnera une croisée avant d'être le passeur, sans attendre, pour impulser ou prolonger la trajectoire jamais arrêtée d'une balle insaisissable. C'est dans le dessin de ce galop emballant, un véritable ballet où la balle vole de main en main en avançant, que j'ai perçu l'éclat lumineux de la victoire. Je voyais ces joueurs beaux et bons, comme si leur qualité d'homme éminent se lisait sur leurs corps, dans leur manière de s'arracher pour aller cueillir au plus loin les figures d'un rugby total.

Le 20 août 1949 tout Casteljaloux n'a plus de souffle ; des incendies de forêt ravagent les Landes et une fumée épaisse qui efface l'horizon plonge le pays dans un dénouement tragique. Pierre Canton vient de mourir au combat, encerclé puis avalé par les flammes de la dévastation. C'est un soldat du feu qui vient de tomber au premier rang, dans le rayonnement de sa force et la beauté de la jeunesse. Mais il n'est jamais vraiment parti, car il est dans ce pays qui est en moi, vivant d'élan et de passes exemplaires, comme un guide de vie. Cette forme d'immortalité fait de sa disparition une mort glorieuse, car le savoir partagé a été enrichi d'un geste singulier

qui échappe à l'usure du temps et donne toujours autant de courage. Sa passe d'un jour est un appel pour que je n'oublie jamais que le bonheur de vivre ensemble, le partage, la force d'invention, l'impétuosité généreuse de la jeunesse, l'expérience des limites, sont de vraies valeurs qui comptent en général, dans le rugby en particulier, un rugby ondoyant et divers que l'herbe soit tendre ou non.

Aujourd'hui, je peux dire qu'il s'est décidé là quelque chose de ma vie.

Guy Chapouillié

AOÛT 2006

Imprimé en septembre 2007
G.N. Impressions – 31620 Bouloc (France)
Dépôt légal : septembre 2007

*Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction totale ou partielle
réservés pour tous pays.*



5 €

